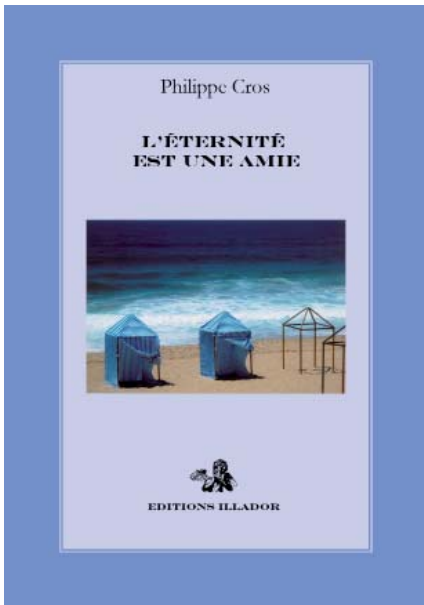




AUDENTES FORTUNA JUVAT

L'éternité est une amie

de Philippe Cros



Une princesse russe réfugiée en France se rappelle ses vacances à Biarritz quand elle était enfant avant la guerre de 14 et revit le cours du XX^{ème} siècle lorsqu'elle faisait l'apprentissage des vicissitudes de l'existence et de l'histoire dans une société en pleine convulsion.

Sur son chemin elle rencontrera l'amitié fraternelle qui se passe de préjugés, l'amour, la guerre qui détruit tout, la révolution et ses faux apôtres, la puissance de l'argent et de la bêtise et la fatalité des trahisons.

A travers son héroïne principale mais aussi une foule de personnages venant de toute l'Europe, nous avons là un roman qui nous fait redécouvrir les multiples facettes du XX^{ème} siècle.

DIFFUSION :

Claire Garnier
06 82 36 83 49
illador@hotmail.fr

DISTRIBUTION :

LOKOMODO

06 68 33 00 99
Fax : 01 34 01 20 61
ludovic@lokomodo.fr

L'éternité est une amie

Philippe Cros

120 x 180 mm
478 pages

15 euros

ISBN : 978-2-9534010-4-2

Editions Illador

34, rue du peintre Lebrun | 78000 Versailles | 01 30 21 56 92
www.editions-illador.com
illador@hotmail.fr



AUDENTES FORTUNA JUVAT

L'éternité est une amie

de Philippe Cros

EXTRAITS

Les souvenirs sont comme les spectres. La nuit les apprivoise, et Alexandra savait qu'à cette heure, elle trouverait la force d'attirer l'ombre flottante des jours défunts. D'ailleurs, puisque le temps avait passé, il fallait les ténèbres pour évoquer ce qui avait commencé sous ces fenêtres mêmes, ce qui avait commencé dans une lumière alors souveraine. Bien des ombres circulaient lentement dans les eaux profondes de sa mémoire, et il lui semblait que chaque fois qu'elle jetait la ligne au fond d'elle-même, elle accrochait un souvenir. En rassemblant les feuillets épars de ces jours, elle se dit, avec un sourire qui n'était destiné à personne, que l'histoire aurait tout aussi bien pu commencer (et qu'elle avait effectivement en partie commencé) à Vienne, à Budapest ou à Genève, à Paris ou à Bilbao. Mais c'est tout de même sur cette plage que la chose était arrivée, cette chose simple et immense.

(Chapitre I)

– *Et vous avez pu sauver de quoi... La jeune fille répondit trop vite, comme si elle jugeait la question totalement hors de propos, et il y eut un peu de morgue dans la manière dont elle releva les épaules.*

– *Non, rien, rien, pas un sou vaillant, mais je n'ai pas à me plaindre par rapport à tant d'autres. On trouve des émigrés russes morts de faim tous les jours. J'ai trouvé il y a une semaine à peine un travail très amusant chez Worth.*

– *Chez Worth ?*

– *Oui, mannequin.*

– *Comment cela ?*

– *Mannequin. Jeanne paraissait éberluée.*

– *Oui, je vois que vous êtes aussi surpris que moi-même le jour où on me l'a proposé.*

– *Ce n'est pas ça mais...*

– *A vrai dire, jamais je n'aurais cru pouvoir faire un jour une chose aussi divertissante. Évidemment, Grand-mère a réagi d'une façon extrêmement vieux jeu mais d'une certaine manière, il n'y a plus réellement de chef de famille, alors...*

Mais elle s'interrompit car en fait elle n'avait personne à convaincre. Ils étaient tous trois trop fatigués par le poids de ce qui les hantait pour avoir envie de ce genre de justification. C'était tout de même étrange de voir que la plupart des actions qui autrefois auraient donné lieu à discussion et dérogeance étaient devenues de simples détails. A croire que l'importance des choses avait fondu, exactement comme avaient fondu les rentes : inexplicablement, nuitamment dans les ténèbres interminables de la guerre.

Tous trois auraient pu citer des dizaines de choses sur lesquelles leurs parents les auraient jadis sermonnés pendant des heures et qui désormais ne signifiaient plus rien. C'est comme si les habitudes d'autrefois, la douce ornière des habitudes d'avant 1914, avaient été enterrées en même temps que tous ces morts anonymes. Le vieux canevas avait été détruit, et les usages réputés intangibles étaient devenus aussi étranges et désuets que ceux des pharaons. Alexandra leur sourit d'un air de connivence.

(Chapitre IV)



AUDENTES FORTUNA JUVAT

L'éternité est une amie

de Philippe Cros

EXTRAITS

Elle se resservit une tasse de thé.

- *Non, ne dis rien, ; N ne dis surtout rien. : Il n'y a rien à dire en cette heure. C'est une véritable régression collective pour ce pays. Une... , une inanition mentale et morale. Il n'y a pas d'autres mots pour décrire cela.*

- *Certes, mais en quoi...*

- *Laisse-moi finir ! Comment est-il possible qu'un type comme Hitler, moins intelligent, moins éloquent, moins beau que tant d'autres, puisse ainsi dominer un peuple ?*

- *Je ne sais pas.*

- *Cela dépasse mon l'entendement . Je n'y comprends rien.*

- *Mais...*

- *Est-ce le son d'une voix ? Une certaine étincelle dans son regard ? Te rends-tu compte que même les socialistes ont voté pour Hitler ? Je bais cette ville, Clara. Je la bais. Elle me donne l'impression de marcher dans une maison où a été commis un meurtre.*

- *Simon !*

Simon dépassait les bornes admissibles à l'heure du thé. Clara haussa les épaules pour bien marquer que tout cela la concernait à peine.

- *Je n'ai pas voté pour les Socialistes, dit-elle.*

- *Je sais.*

- *Oui, mais tâches d'en prendre bonne note. Toi et tes amis faites perpétuellement des choix, mais moi, je m'y refuse.*

- *La belle affaire. Et où te mène cette édifiante philosophie ?*

- *Exactement là où je veux aller. Je ne veux pas escamoter toutes les occasions de progresser.*

(Chapitre V)

Alexandra fut arrêtée à la sortie de la grande salle de lecture de la Bibliothèque Nationale, à peu près au moment où la Gestapo faisait irruption dans le couvent de Jeanne pour l'arrêter avec deux autres sœurs. Elles avaient été dénoncées, ainsi que près de la moitié de leur réseau, par un prêtre qui avait ses entrées au couvent et qui, depuis de longs mois, observait avec intérêt les allées et venues qui troublaient fréquemment la vie du sanctuaire. A la même heure, à Genève, Victor décidait de ne pas rejoindre son bureau pour aller marcher au bord du Lac, afin de dissiper l'angoisse qu'il ressentait à voir la guerre se répandre comme une maladie contagieuse. Il jeta son journal dans la première poubelle venue, exaspéré. Il ne voulait plus en entendre parler pour la journée, car il avait l'impression de revivre comme dans un mauvais rêve ce qu'il avait vécu près de vingt ans plus tôt ; Le jour où la guerre était venue le saisir à la gorge à travers la première de ses affections, le jour où Paul lui avait annoncé son départ pour la France. Il alla s'accouder contre la balustrade et contempla le lac, un lac aux eaux grises, mais dont le clapotis contre le quai évoquait une eau vive descendue d'un torrent des Alpes et à peine assagi. Le ciel légèrement voilé avait cette pureté que l'on ne trouve qu'à proximité des montagnes, et, au travers des branches rendues floues par le brouillard, le soleil nageait comme un poisson rose entre des algues géantes. C'était une lumière de fin des temps, ni solaire ni lunaire, une lumière qui semblait celle d'un nouvel astre, et il se rendit compte combien il aimait cette ville

(Chapitre VII)



AUDENTES FORTUNA JUVAT

L'éternité est une amie

de Philippe Cros

RÉSUMÉ DÉTAILLÉ



Une vieille princesse russe, réfugiée en France, se rappelle ses vacances à Biarritz, quand elle était enfant avant la Grande Guerre et, ce faisant, remonte le cours du XX^{ème} siècle dans une société en pleine convulsion. L'action débute en 1912, année du naufrage du Titanic, signe prémonitoire d'un autre naufrage bien plus ample et irréversible, qui devait survenir deux ans plus tard : celui de l'Europe et de sa civilisation. 1912, c'est cependant d'abord l'année où sur une plage ensoleillée du Pays basque se rencontrent neuf enfants ; nos neuf héros sont issus de pays différents (France, Autriche, Hongrie, Suisse, Russie et Espagne) mais unis par une communauté d'éducation, fondée sur un système de valeurs appelé à disparaître au gré de la barbarie mécanisée et industrialisée du XX^{ème} siècle. Cette rencontre est aussi l'occasion d'une distribution des cartes d'un jeu de l'amour et du hasard, où désillusions et faux semblants seront au rendez-vous. Tous devront pour sauvegarder les liens qui les unissent nager à contre-courant ; à contre-courant de la vie, qui les a fait naître aux quatre coins de l'Europe, et surtout à contre-courant de l'histoire, qui saura les prendre au creux de sa main pour, lentement ou brutalement, mieux

les briser, comme des millions d'autres Européens de ce siècle. De la Révolution bolchevique aux deux Guerres Mondiales, en passant par la Crise de 1929, ces enfants devenus contre leur gré des adultes verront chanceler puis sombrer tout ce qu'ils avaient cru vrai et immuable, mais aussi le seul univers qu'ils connaissaient. Frontières modifiées et rideau de fer ne suffiront cependant pas à rompre ces « affinités électives » forgées au temps de l'innocence, et seule la mort ou l'incompréhension mutuelle viendra interrompre ces liens, à la fois fragiles et vécus comme une des dernières défenses contre la folie des temps et la course de l'Europe à sa perte. Personnage central hautement symbolique puisque elle saura échapper, malgré les violences irréparables, à la mort rouge des Bolchevik et à l'enfer concentrationnaire nazi, Alexandra sera la dernière à pouvoir témoigner de ce « presque siècle » d'amitié au beau milieu du chaos et du désespoir. Les autres personnages ne vivront plus désormais que dans son souvenir, puisqu'elle est la survivante du groupe. Ce souvenir sera comme une graine d'espoir et d'avenir qu'elle transmettra.

EDITIONS ILLADOR



AUDENTES FORTUNA JUVAT

L'éternité est une amie

de Philippe Cros

COMMENTAIRES DE L'AUTEUR



Style

En matière de style, la première remarque sera de l'ordre des évidences : à savoir que la dimension historique du livre induisait de manière très forte un certain style et un certain vocabulaire qui, s'ils ne garantissent pas d'éventuels anachronismes (j'ai tenu à faire œuvre de romancier et en aucun cas de linguiste) participent au premier plan à la cohérence du propos, et par là même à la légitimité

même de l'œuvre, au travers de l'identification aux personnages. Cela dit, on aura compris que j'ai tenu avant tout à ce que mes personnages parlent la langue de leur époque et de leur milieu pour, paradoxalement, garantir une totale liberté à l'imagination — la mienne, comme celle du lecteur. On me rétorquera que les héros venant de six pays différents dont quatre non francophones, le recours au seul français pourrait être pris comme un postulat arbitraire, mais ce choix est clairement justifié au début du livre et correspond rigoureusement à une réalité qui, si elle semble oubliée de beaucoup, est irréfutable : à savoir que toutes les élites européennes d'avant 1914 pratiquaient à titre de langue internationale et culturelle, un français d'une technicité que nombre de nos contemporains francophones ne sauraient concevoir.

Argument

Je crois que la lecture précoce puis répétée du « Monde d'Hier » de Stefan Zweig fut le révélateur, lent à opérer mais décisif, qui féconda le projet de ce roman. Ajoutez à cela une trentaine d'années d'histoire d'amour avec l'Europe, notre continent.

La question lancinante et sans réponse qui mit le « feu à la plume »,

pour oser cette fois un aphorisme douteux, était de savoir comment un continent qui avait connu de longues décennies de paix et de progrès sociaux avait pu choisir la voie de la régression collective et du suicide de masse... Le reste est d'une trivialité qui ne mérite que quelques mots : le plaisir ineffable et long de plusieurs mois de devoir écrire cette histoire, et au cours de ces mois la « rencontre » de mes personnages, endormi ou éveillé, mais toujours dans mes rêves.

Références

Si je devais parler de l'univers littéraire qui m'a aidé à forger, modestement, le mien, je devrais taire la plus grande partie de la littérature qui me passionne car je la crois hors de propos (de la tragédie grecque à l'époque romantique, de Sophocle à Hugo) par rapport au sujet qui nous préoccupe : quelque chose qui serait culturellement important pour moi mais trop éloigné (comme ces planètes lointaines que l'on peut admirer mais dont on ne peut ressentir l'attraction), pour avoir eu une quelconque influence. En revanche, je ne peux que confesser ma profonde « proximité » avec tous les grands romanciers du XIX^{ème}.